UN ROYAUME CONQUIS SUR LA MER

(Suite et fin)

Dans la plupart des villes, les maisons et les grands édifices reposent aussi sur un sol artificiel, qu'on a dû créer de toutes pièces, afin d'assurer leurs fondations. A Amsterdam, pour supporter la lourde masse du palais du " Dam ", ce sont des forêts entières qu'il a fallu exploiter, en Norvège, afin de fournir les 13,000 pilotis sur lesquels il est bâti. On connaît, à ce sujet, le propos d'Erasme, qui signale Amsterdam comme une ville singulière, " où les habitants vivent perchés sur des arbres, à la manière des corbeaux. " Avec le temps, en dépit de ce prodigieux travail, malgré les clous énormes qui garnissent les pieux et les scellements de fer qui les relient entre eux, les tarets accomplissent leur oeuvre de destruction. Des lacunes ou des tassements partiels se produisent, auxquels il est souvent très difficile de parer. C'est à l'inégalité — presque inévitable à la longue — de ce sol factice que Dordrecht doit une part de sa physionomie originale. Sur certains quais, dans certaines rues où le terrain a le plus fléchi, on dirait d'une ville en goguette, tant les maisons y sont déjetées en tous sens. Penchées en avant ou en arrière, elles s'épaulent les unes contre les autres, comme pour se prêter un mutuel appui, et semblent dans leurs hasardeuses déviations défier les lois mêmes de l'équilibre.

COMMENT ON PEUT TIRER PARTI DES PIRES OBSTACLES

Avisé et réfléchi, le Hollandais fait mieux encore que de triompher de tant de fléaux avec lesquels il est aux prises. Ces éléments de destruction, non seulement il les neutralise, mais il les force à travailler pour lui, en se combattant les uns les autres. De l'eau, sa grande ennemie, il a fait sa plus puissante alliée. C'est elle qui, dans les canaux qui sillonnent le pays et longent les rues des cités, facilite les transports et amène devant chaque maison les productions les plus diverses. Recueillie dans les fossés qui bordent les prairies, elle leur sert de limite et de clôture et permet de laisser en liberté dans leurs pâturages les troupeaux sans gardiens.

Le vent, on va l'utiliser pour actionner dans les campagnes les grandes ailes des innombrables moulins, qui tournent sans relâche pour exécuter toutes les besognes, scier le bois, moudre le grain, pétrir la pâte du papier, exhausser les eaux ou déverser leur trop-plein dans les rigoles disposées pour leur écoulement.

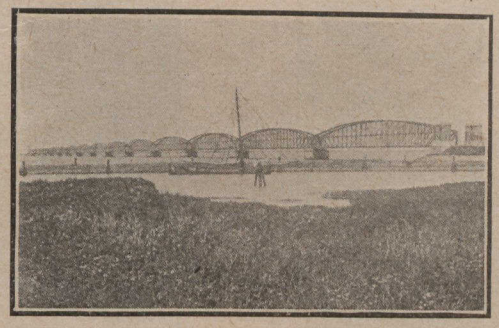
Pour ce qui est enfin de la mer, le Hollandais, vivant en contact assidu avec elle, s'est familiarisé avec ses dangers. Il est devenu de bonne heure un marin consommé et le plus hardi des navigateurs de l'Europe. Cherchant sous toutes les latitudes des routes nouvelles pour son commerce, il a parcouru le globe en tous sens, et, se frayant un chemin à travers les solitudes inconnues du pôle, il a le premier supporté avec une endurance héroïque les longues et mornes réclusions de l'hivernage sous les glaces, ou bravé les ardeurs implacables des climats tropicaux pour fonder aux Indes un vaste empire colonial. Le premier aussi, il a su profiter des progrès de l'industrie moderne pour dérober à la mer d'immenses étendues sur divers points de son territoire. C'est ainsi qu'à l'aide de machines très puissantes, il arrivait récemment à conquérir sur elle le polder de Harlem et à donner ainsi à l'agriculture près de 20,000 hectares, occupés auparavant par une immense nappe d'eau dont les accroissements successifs avaient plus d'une fois menacé les villes d'Amsterdam, de Harlem et de Leyde. Aujourd'hui, devenu plus hardi, le Hollandais rêve, par une opération plus colossale encore, de dessécher, sinon la totalité du moins une grande partie du Zuyderzée. Avec ses écluses gigantesques et ses jetées s'avançant jusqu'à 5,000 pieds en mer, le canal qui relie Amsterdam à la mer du Nord et le pont du chemin de fer jeté à Moerdyk par le Hollandsch-Diep, avec ses 14 arches de 300 pieds de portée chacune, comptent parmi les travaux les plus importants qu'aient exécutés les ingénieurs de notre temps. Le voyageur qui franchit ce dernier pont peut croire que le train où il se trouve va gagner la pleine mer, car d'un bord à l'autre la rive opposée est invisible.

RUINES DE FORTIFICATIONS A ZUTPHEN. — Les maisons bâties le long des canaux reposent, pour la plupart, sur des forêts entières de pilotis, amenés à grands frais de Norvège.

HEROIQUE RESISTANCE A L'ENVAHISSEUR

On aime d'autant plus les biens pour lesquels on a travaillé et souffert ; aussi, comprend-on que, pour ce pays, qui est son oeuvre, le peuple hollandais professe un amour prêt à tous les dévouements. Il l'a bien fait paraître dans la lutte longue et acharnée qu'il a dû soutenir pour secouer le joug de l'Espagne. Au mépris hautain qui lui est témoigné par ses dominateurs, il répond en acceptant comme un titre d'honneur l'appellation de " Gueux " par laquelle ceux-ci voulaient le flétrir. Soldats improvisés, les vaillants enfants de ces petits pays harcèlent l'ennemi, le chassent de leurs villes, et, appelant la mer à leur aide, ils rompent ses digues et traversent sur leurs vaisseaux les campagnes inondées pour secourir leurs villes assiégées. Enfin, après quatre-vingts ans d'une résistance héroïque, signalée par des prodiges de courage et des privations inouïes, ils voient en 1648 leur indépendance consacrée par le traité de Westphalie.

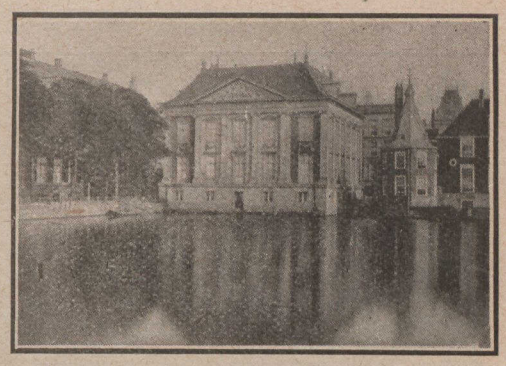
Avec ses péripéties dramatiques, cette guerre de



UN PONT D'UN KILOMETRE ET DEMI : Le pont de Moerdyk, sur un bras de la Meuse, aux environs de Dordrecht. — Ecluses, jetées, digues colossales, les Hollandais ont exécuté en ce genre d'admirables travaux. Tel ce pont gigantesque qu'ils ont lancé sur un bras de mer et qui, long de près de 1500 mètres, n'a pas moins de quatorze arches. Le voyageur qui le franchit peut croire que le train où il se trouve va gagner la pleine mer, car, d'un bord à l'autre, la rive opposée est invisible.

l'Indépendance devait mettre en pleine lumière toutes les vertus latentes du peuple hollandais. Avisé, lent à s'émouvoir, mais intrépide à l'occasion, il ne laisse que le moins possible au hasard. La prudence de Guillaume d'Orange, alliée quand il le fallait à l'audace, désignait le Taciturne au rôle de libérateur de la nation. Une fois décidés, les Hollandais ne devaient plus reculer devant aucun sacrifice. L'histoire de ces temps glorieux abonde en traits héroïques. C'est la population de Harlem tout entière combattant sans trêve sur les remparts, et une femme justement célèbre, Kenau Hasselaer, animant ses compagnes de son ardeur pour repousser l'ennemi. Puis, après la reddition de cette ville et les sanglantes représailles exercées sur les habitants par les Espagnols, c'est Leyde assiégée, subissant à son tour des assauts et des privations plus terribles encore et résistant pendant une année entière à la peste et à la famine, qui font chaque jour parmi ses habitants de nombreuses victimes. Dans cette ville même, c'est le bourgmestre van der Werff qui, pressé de se rendre par une partie de la population, dit aux émeutiers qui l'entourent : " Je ne dois mourir qu'une fois. Que ce soit par vous ou par l'ennemi, je suis résigné. Si cela peut vous satisfaire, prenez mon corps, coupez-le, partagez-le entre vous. Pour moi, je resterai fidèle au serment que j'ai prêté à Dieu et à ma patrie. "

Sur mer, les Hollandais ne sont pas moins intrépides, et toutes les classes de la nation rivalisent de courage et de dévouement à la cause commune. Jusque dans les rangs les plus obscurs, les nécessités de la lutte provoquent des vocations aussi éclatantes qu'imprévues. C'est un simple



LE MUSEE, A LA HAYE, SUR LES BORDS DE L'ETANG DU VYVER.

mousse, Pieter Hein, dont le nom, à la suite de ses prouesses, devient bientôt un épouvantail, et qui, par un trait d'audace, arrive à capturer la " Flotte d'argent " des Espagnols et les 12 millions de florins qu'elle convoyait ; c'est l'amiral J. van Heemskerk, qui attaque près de Gibraltar la flotte espagnole, supérieure en nombre, et, la cuisse emportée par un boulet, continue à commander la manoeuvre et meurt sur le pont de son navire au moment où la victoire est assurée. Plus tard, c'est Ruyter, parti également comme mousse, et qui, ayant conquis tous ses grades, va bravement s'embosser à l'embouchure de la Tamise et bloquer Londres elle-même. C'est enfin Tromp, hissant un balai au sommet de son grand mât pour marquer sa volonté bien arrêtée de nettoyer la mer de tous les navires anglais.

L'AME D'UN PAYS INTERPRETE PAR SON ART

A cette patrie, qui leur est devenue plus chère encore, puisque, après l'avoir disputée à la nature, ils l'ont arrachée à l'étranger, les vainqueurs assurent bientôt par leur sens pratique et leurs généreuses initiatives une ère de richesse et de supériorité intellectuelle qui les met au premier rang des nations européennes. L'esprit d'association, qui leur a permis de faire de grandes choses avec les corporations civiques et militaires, s'étend chez eux à toutes les branches de l'activité humaine. Les artistes eux-mêmes se groupent en " guildes " qui prennent soin des intérêts de l'association et déterminent les conditions de l'apprentissage et la distribution de secours aux membres infirmes ou malades. C'est ainsi qu'en Hollande, la peinture a brillé du plus vif éclat et que la période de son plus grand épanouissement coïncide avec le mouvement de généreuse expansion qui devait amener l'indépendance du pays. Il n'y a pas d'école plus originale que l'école hollandaise, et son originalité, elle la doit surtout à ce que ses oeuvres sont l'image fidèle de la contrée et de la nation qui les ont inspirées. Toutes les acceptions de la vie hollandaise, avec ses moeurs et ses usages propres, tous les aspects de la nature si particulière qui lui sert de cadre, ont trouvé place dans cet art vraiment national, libre de toute tradition, d'une probité foncière et d'une absolue sincérité.

C'est l'honneur des peintres hollandais d'avoir persévéré dans leurs voies, en dépit du goût public, et de nous avoir fait connaître et aimer une nature qui, mieux connue elle-même, nous permet de les comprendre et de les aimer davantage.

Sans doute, depuis qu'ils nous en ont montré les aspects les plus saillants, la physionomie de la plupart des grandes villes de la Hollande et celle des intérieurs se sont profondément modifiées. Sauf dans les provinces restées un peu à l'écart, comme la Zélande, les îles, celle de Marken notamment et la Frise, les costumes nationaux tendent aussi de plus en plus à disparaître. Si, dans la Frise elle-même, les femmes continuent à porter le petit casque à ailettes d'or appliquées sur les tempes, qui leur fait une si coquette coiffure, trop souvent celles qui visent à l'élégance ont trouvé moyen de rendre cette coiffure absolument grotesque en la surmontant d'un chapeau à la dernière mode de Paris.

Rapineau, un avare fieffé, s'était décidé à faire à sa femme un cadeau pour le Jour de l'An.

—Voyons, lui avait-il dit, que veux-tu que je te donne ?

—Je ne sais pas, moi, mon chéri.

—Eh bien ! s'empressa de s'écrier l'avare, je te donne... un an pour réfléchir !